

UN GRAND MAÎTRE DU SOLO BENOÎT GRISON

Parue ce printemps chez Glénat. (*En solo. Alpinistes et grimpeurs racontent*, voir bonne feuilles p.24) une enquête du journaliste Gilles Chappaz cite Benoît Grison. Sans plus. Par Gilles Modica.

Étre inconnu d'un large public était et reste un handicap dans une société médiatisée à outrance. Benoît Grison fut ce grand maître du solo qui grimpeait à un niveau fabuleux de risqué et d'engagement dans l'ombre des vedettes. Le solo ne fut qu'un aspect de son activité débordante. Benoît réalisa en cordée deux voies nouvelles de grande envergure – l'*Hyper goulotte du Brouillard* (mont Blanc, avec Lionel Mailly), une directe en face nord du mont Hunter (Alaska, 2000 mètres de paroi en six jours, avec Yves Tedeschi) – et deux premières hivernales avec Éric Gramond dans des voies non répétées : *directissime française* aux Drus, *voie des Tchèques* (Rolling Stones) aux Grandes Jorasses. Tout se vend dans une économie de marché, tout s'achète plus ou moins cher, même le ventre et l'utérus d'une femme, mère

porteuse. Le solo extrême s'est bien vendu à partir des années 1980 avant de se banaliser sur le terrain et sur les écrans, le choc de l'étonnement ayant vite passé après quelques années de surenchère dans les pratiques et les images. Durant cette période, politiquement marquée par la carrière d'un Bernard Tapie dans un gouvernement de gauche, un exploit en montagne non médiatisé et non vendu à des sponsors était dévalorisé d'emblée. Ne pas alerter un journaliste avant l'exploit, ne pas chercher l'œil d'une caméra, ne pas faire de photos, ne rien afficher, ne rien publier, ne tirer aucune sonnette, tout cela vous ôtait énormément de crédit dans un milieu transformé en marché avec ses intermédiaires, hommes de publicité, ou hommes de presse influents, les mains promptes. Celui qui secoue le prunier ne ramasse pas toujours

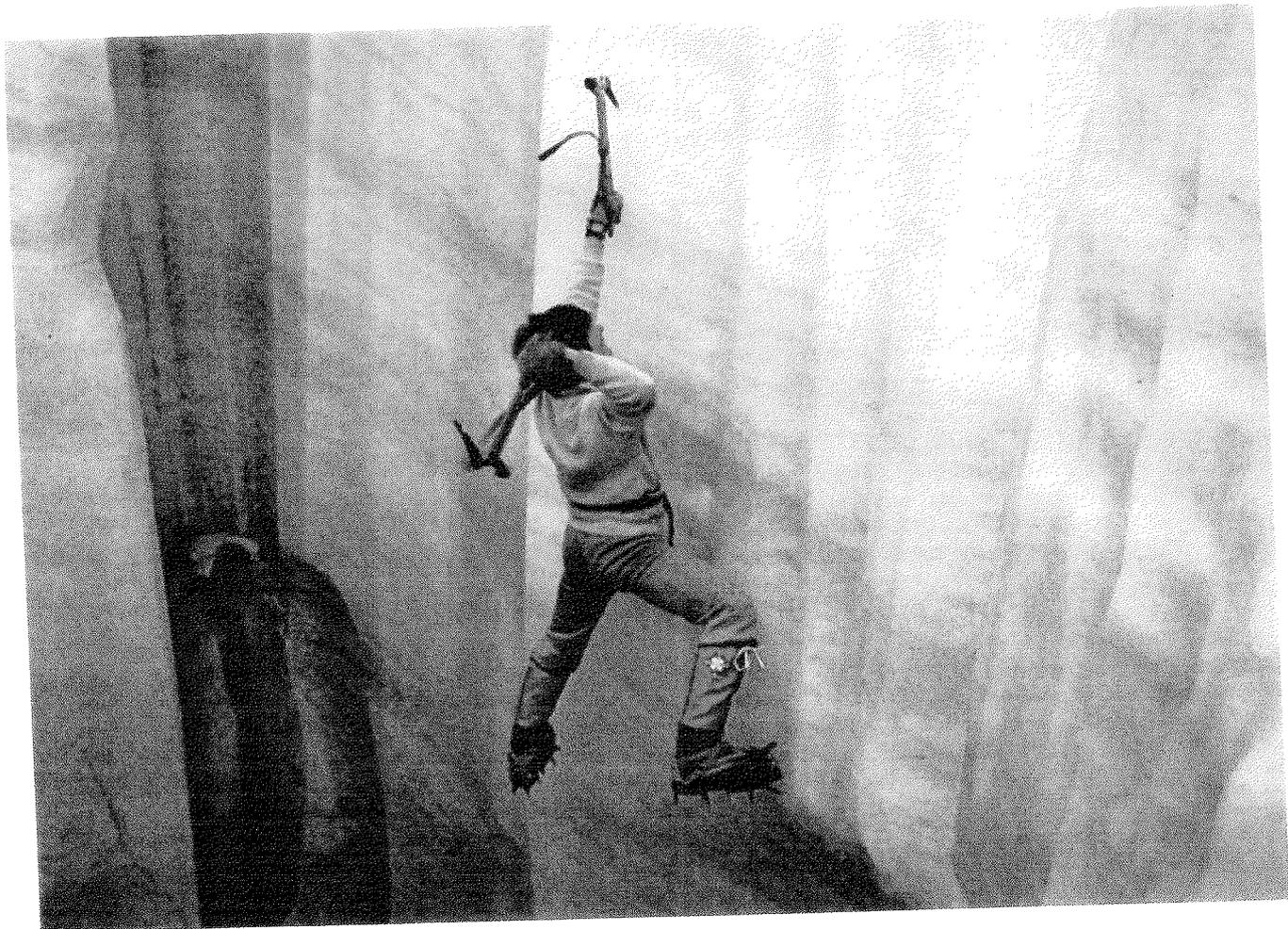
les prunes. La discrétion vous pénalisait. Elle devint même a priori suspecte. Cette prime au spectacle, ce souci de promotion, ce glissement dans l'arène du gladiateur était l'un des nombreux sujets de conversation que je pouvais avoir avec Benoît, grand causeur. On parlait aussi de prudence. Soliste à l'occasion dans toutes sortes de courses, engagées ou non, difficiles ou non, de glace, de rocher, de mixte, j'ai toujours emporté un brin de sept millimètres d'une trentaine de mètres, soit pour m'auto-assurer dans un court passage, soit pour descendre en rappel en cas d'erreur d'itinéraire ou de renoncement. Le brin de secours dans le sac ou dans le dos m'a toujours paru le B à BA de la prudence, je dirais même du bon sens, tant il y a d'aléas en haute montagne. Plus ou moins inspiré par les théories et l'exemple d'un Preuss, Benoît dans les dernières années n'emportait pas souvent ce brin de secours. En 1986, c'est en solo intégral qu'il a gravi – première solitaire, première hivernale, première répétition – *Frêneysie Pascale*, alors l'une des plus dures goulottes de glace du massif du Mont-Blanc. Un exploit bien comparable à l'exploit d'un Profit en solo intégral dans la *Directe américaine* aux Drus. Au Pérou (8 juin-3 août 1985), où on lui vole à Lima l'un de ses deux sacs dès les premières heures de son arrivée, Benoît,



◀ Benoît au retour du Pérou en août 1985.
© Archives familiales

▶ Benoît faisant de l'escalade au glacier des Bossons en 1985.

© Catherine Mangeot



après un moment de désarroi, s'adapte et change d'objectif : « *Maintenant, il ne me reste plus qu'à grimper sans rien, pas de baudrier, pas de cordes, pas de mousquetons. L'engagement maximum. Mais peut-être aussi l'éthique la plus pure* », écrit-il dans un court billet à ses parents. Benoît n'a absolument pas souffert de l'altitude durant ces semaines entre Huaraz (3052 m) et différents sommets de la cordillère Blanche. Benoît : « *Au point de vue acclimatation, je me surprends moi-même, moins de problèmes à 6000 mètres qu'au mont Blanc en venant de Grenoble.* » Ses ascensions : l'Ocshapalca (5887 m), face sud, une goulotte de 800 mètres résumée en quelques phrases. Benoît s'y plaint d'un bivouac à la rimaye vers 5000 mètres, sans lampe frontale et de ces journées andines de douze heures qui paraissent toujours trop courtes. Une phrase désinvolte, tout à fait dans la manière de Benoît, expédie les difficultés. Benoît : « *Après cette petite bricole qui doit être une des courses de glace les plus dures techniquement du coin, je suis allé rejoindre les autres dans la vallée d'à côté.* »

ALPINISTE
MAJEUR DES
ANNÉES 1980,
BENOÎT GRISON
AVAIT LE GOÛT
DU SOLO COMME
PIERRE BÉGHIN,
**SON AÎNÉ, UN
MODÈLE POUR
LUI. TOUS DEUX
SERONT TOMBÉS
EN RAPPEL SUR
L'ANNAPURNA**

Entre deux sommets faciles avec des amis de rencontre, Benoît fit ensuite la face sud du Huandoy Norte (6345 m) en tirant vers l'arête à droite et en descendant par la voie normale (accidentée, crevasses, séracs). La voie Barrard au Huascarán Norte (6650 m). La face nord du Huascarán Sur (6768 m), une paroi neige et glace, un itinéraire très technique, me confiait-il, première répétition et premier solo.

Alpiniste majeur des années 1980, Benoît Grison avait le goût du solo comme Pierre Béghin, son aîné, un modèle pour lui. Tous deux seront tombés en rappel sur la montagne des Français, l'Annapurna. Benoît en septembre 1986 (le 23 septembre) et Pierre Béghin, six ans plus tard. Benoît avait un peu plus de vingt-cinq ans. Aujourd'hui, en 2016, dans les rues de Grenoble, trente ans après sa chute, quand je vois et j'entends des gars de son âge chahuter et rire à la sortie d'une école d'ingénieurs, je prends toute la mesure de sa jeunesse au jour fatal. Benoît s'est tué dans une chute en rappel au soir d'un long jour d'escalade et d'équipement dans les

neiges d'une grande corniche obstruant la sortie d'un couloir. Benoît bataillait seul, comme souvent. Benoît débouche au col. L'arête nord-ouest de l'Annapurna, dite l'arête des Choux-Fleurs, bourgeoine devant Benoît. Une percée vers le sommet dans les jours prochains serait dans les cordes de Benoît, déjà acclimaté, habitué à évoluer seul même dans les terrains les plus délicats, les plus aléatoires. Pendu sur son descendeur pour un rappel de routine, Benoît devait y penser avant la seconde de l'arrachement. La corde était fixée, paraît-il, sur deux ancrages à neige.

Benoît Grison est l'un des rares alpinistes majeurs des années 1980 qui ait pratiqué le solo sans journalistes ni photographes à ses trousses, en amateur désintéressé. Benoît se donnait à fond dans un jeu d'autant plus fascinant qu'il se joue sans témoin, dans l'absolu du vide et de l'isolement. Pas de carotte au bout de ce genre d'équipée. On se paie d'orgueil et d'émotions uniques, difficiles à exprimer, à partager. Pas d'admirateurs non plus, en dehors d'un petit cercle d'amis aptes à saisir la beauté et la difficulté d'une ascension en solo dans des versants tels que l'Envers du Mont-Blanc en hiver, sans aucune trace. Que signifie le franchissement en solo d'une corniche de neige pour le voyeur lambda des grands écrans ? Benoît avouait au moins deux peurs bleues, deux sueurs de mort dans des corniches faitières. L'une dans la *voie Crétier* au mont Maudit, l'autre dans la face nord du Huascarán Sur. Cette fois, tout un pan foireux de la corniche s'était effondré

sous les pieds de Benoît au moment même où il enfonçait l'un de ses piolets dans la crête saine du Huascarán. Il y avait comme un air d'aver-tissement dans cette histoire de corniche disloquée à la demi-seconde de l'ancrage.

Avec ses piolets, ou sans ses piolets, en paroi ou devant un feu de cheminée, Benoît était quelqu'un. Son père, Marc Grison, lui a consacré un livre, *Montagnes... ma passion* paru chez l'Harmattan en 2013. Ce livre-mémorial est malheureusement un peu confus. Le livre comprend des souvenirs familiaux, les lettres que Benoît adressait à ses parents, les témoignages de ses frères (Jérôme et Denis), de ses amis et le récit d'un trek au camp de base de l'Annapurna (1989) que Marc Grison fit avec sa femme et son fils cadet, Emmanuel (mort lui aussi par la suite en montagne, 2002), sur les traces de Benoît. Le cœur du livre, c'est la correspondance de Benoît, ses récits de course en solo ou en cordée, joliment écrits dans les premières années, trop elliptiques sur la fin. Godefroy Perroux, l'un de ses meilleurs amis, est mort en 2002. C'était lui qui était à l'initiative de cette expédition à l'Annapurna financée par l'un

BENOÎT SE DONNAIT À FOND DANS UN JEU D'AUTANT PLUS FASCINANT QU'IL SE JOUE SANS TÉMOIN, DANS L'ABSOLU DU VIDE ET DE L'ISOLEMENT. PAS DE CAROTTE AU BOUT DE CE GENRE D'ÉQUIPÉE

de ses clients, Jérôme Grégory, chef d'entreprise, et par l'ENSA. En dehors d'Éric Valli, photographe qui devait couvrir l'expédition pour *Paris-Match*, tous les membres de cette expédition ont refusé d'écrire un texte pour le père de Benoît. Passe encore pour le silence des deux professeurs de l'ENSA : Georges Payot, Jean-Paul Vion. Mais le silence de François Marsigny, aujourd'hui guide et professeur à l'ENSA, est plus difficile à admettre. François Marsigny fut un grand ami de Benoît et son compagnon de cordée dans des ascensions de premier ordre, principalement dans le massif du Mont-Blanc.



◀ Repas de fin d'année 1985 chez Catherine Mangeot à Chamonix avec des alpinistes britanniques - à gauche Benoît et deuxième de droite le célèbre himalayiste Doug Scott.
© Catherine Mangeot

▶ Benoît au Rooster Comb avec le GMHM, Alaska, été 1984.

© GMHM

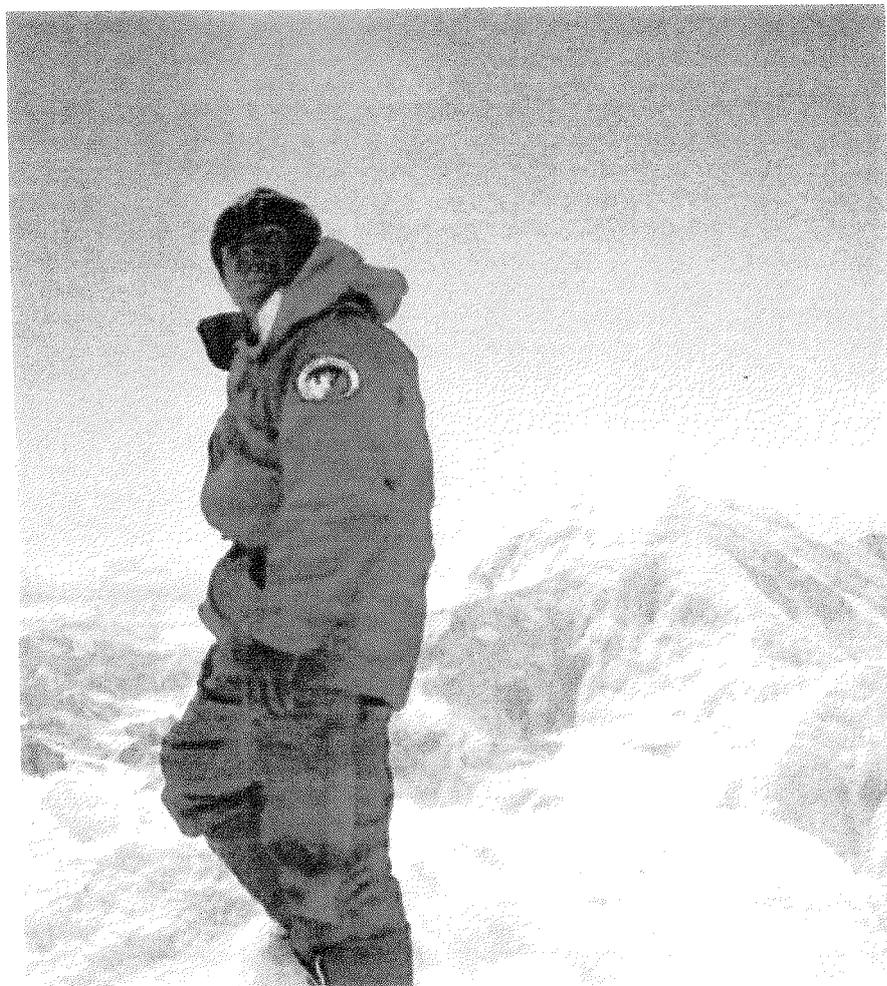
Benoît avait le goût du solo, et le sens de l'amitié, l'un n'empêchant pas l'autre, bien au contraire : on est d'autant plus sensible à ses amitiés, à la chaleur d'une voix et d'un visage lorsqu'on revient de loin. Descendre d'un grand solo – et j'appelle grand solo n'importe quel solo en tête à tête avec le soleil obscur d'une paroi – c'est toujours revenir de loin.

Benoît naît à Alger le 17 février 1961. Saint-Cyrien, officier de carrière, son père, Marc Grison, commande une compagnie d'infanterie en Kabylie. Famille catholique, croyante, pratiquante. L'initiation à la montagne s'exécute en famille et en été sur des sommets faciles en Ubaye (Pierre André, Brec de Chambeyron). Première saison sérieuse en 1978 à Chamonix après un court séjour à la Bérarde : éperon Migot au Chardonnet, faces ouest des Petites Jorasses et de Blaitière (jusqu'aux vires Fontaine), pilier Cordier aux Grands Charmoz. Léger, fluët, formé, affûté par Bleau, Benoît est déjà un grimpeur d'exception en 1979 à l'âge de dix-huit ans : pilier Carpentier aux Grands Charmoz et face sud du Fou avec son ami Jean-François Peyroux. Le grand jeu avec le même Jean-François à partir de 1980 : couloir nord-est des Drus, Supercouloir au mont Blanc du Tacul et première ascension en escalade libre de la *Directe américaine* où toutes les difficultés se concentrent dans le dièdre de 90 mètres.

Benoît : « *Comme c'est un genre d'escalade qui me convient mieux qu'à Jean-François (Dülfer et opposition), je l'ai fait en tête et j'ai réussi à le faire entièrement en libre, mais c'est vraiment très dur.* » Peu après, son ami parti, Benoît se lance dans un solo extraordinaire. Hésitant entre deux voies, la *voie des Suisses* aux Courtes et la *voie Ginat* aux Droites, très impressionné depuis le bivouac d'Argentière par le versant des Droites, mais rassuré par la présence d'une cordée tchèque qui prend les devants, Benoît s'engage dans la nuit des Droites. Les Tchèques gravissent la *Davaille*. Benoît, sur leur droite, fait la première ascension en solitaire de la goulotte *Ginat*, une voie récente (1978), de grande réputation, de toute beauté.

Benoît prend goût au solo, à la tension maximale du solo. Benoît : « *Dans la voie, j'ai remarqué que j'aurais dix fois plus mes engins que lorsque j'étais encordé et j'avais très souvent des difficultés à désancrer le chacal.* »

Étudiant à Grenoble dans une école d'ingénieurs (I.E.G., Institut Électrotechnique de Grenoble) dès l'automne 1982, Benoît n'a quasiment pas fréquenté l'Oisans, trop compliqué d'accès, disait-il, lorsqu'on n'a



pas de voiture. Mais sa liste de courses en solo dans le massif du Mont-Blanc est confondante : *voies Küffner* et *Crétier* au mont Maudit ; *Major*, *Poire*, *Sentinelle Rouge* et *Brenva* au Mont-Blanc ; face nord-est du Grand Pilier d'Angle à deux reprises (*voie Bonatti-Zappelli*, une voie mixte à droite de la goulotte Boivin-Vallençant) ; un enchaînement dans la journée, *voie Bonatti-Gobbi* au Grand Pilier d'Angle en 3 h 30 – *Pilier central du Fréney* en 2 h 45 (tout cela au départ d'une première benne à l'aiguille du Midi !) ; pilier *Gervasutti* au mont Blanc du Tacul ; face ouest des Petites Jorasses au lendemain d'une ascension en solo du *Linceul* aux Grandes Jorasses ; éperon *Tournier* en hiver aux Droites ; pilier *Couzy* et *voie Boivin-Gabarrou* en face nord des Droites ; un enchaînement au mont Blanc du Tacul : l'ascension du *Supercouloir* jusqu'au sommet en 3 h 30, descente par le couloir *Gervasutti* (45 min), remontée par le couloir *Jaeger* (1 h 15), et déroutante désescalade de la goulotte *Albinoni-Gabarrou* (passages à 80 degrés) en 3 heures ; la *voie Boivin -Vallençant* au pic *Sans Nom* ; la cascade *Notre-Dame* au

Mont-Blanc (première solitaire, première hivernale, première répétition). Benoît avant sa mort semblait tout envisager, du 8 000 mètres en solitaire comme Pierre Béghin, à des enchaînements originaux en solo hivernal dans le massif où il rêvait d'être guide. Benoît par exemple ruminait un possible galop d'hiver : couloir nord des Drus – goulotte *McIntyre* aux Grandes Jorasses. Benoît, avant de partir pour l'Annapurna, vide son logement de Saint-Martin-d'Hères. Il me confie une table, quatre chaises, une commode dont il faut caler les portes avec du carton, et un livre sur *Visconti*, cinéaste italien, sa passion du moment. Je devais le lire et le lui rendre.

- *Ciao!*

- *À bientôt!*

Pas de souci. Il reviendra puisqu'il est toujours revenu. ■

BIBLIOGRAPHIE

> Benoît GRISON, *Montagnes... ma passion*, Lettres et témoignages recueillis par son père, Éditions de l'Harmattan.